

BERNARD RICHARD

Préface d'Alain Corbin

LES
EMBLÈMES
DE LA
RÉPUBLIQUE



CNRS EDITIONS

Extrait de la publication

Présentation de l'éditeur



Faire voir, ou entendre, la République pour la faire aimer : voilà le rôle, aujourd'hui comme hier, des emblèmes étudiés dans cette vaste fresque, résultat de trente ans de recherches.

Un monument de savoir, à l'école de Maurice Agulhon, qui retrace l'origine, la signification, les métamorphoses des symboles visuels, graphiques et sonores incarnant la République et ses valeurs.

Images de la Liberté comme Marianne et le bonnet phrygien ; panoplie d'emblèmes comme le drapeau tricolore, la Marseillaise, la fête nationale, le coq gaulois, le faisceau de licteur, le monogramme RF... Sans oublier ces « monuments parlants » que sont les mairies, les statues civiques, les noms de rue, le Panthéon, les monuments aux morts de la Grande Guerre...

L'époque révolutionnaire fut la principale « fabrique des images », qui s'imposent définitivement dans les premières décennies de la Troisième République. Multipliant les inscriptions et les emblèmes, la France de Jules Ferry pratique une décoration cumulative, foisonnante et éclectique. Avec l'homme du 18 juin, la Cinquième République apporte son lot de créations ou de métamorphoses : reprise de la croix de Lorraine, rôle nouveau donné à l'image du président de la République...

Une histoire vivante qui plonge au plus profond de notre imaginaire républicain.

Spécialiste des symboles républicains, Bernard Richard est agrégé d'histoire.

« À ma connaissance, il n'y avait pas encore de synthèse aussi ample, documentée, réfléchie... Cette hauteur de vue fait de cet ouvrage l'œuvre d'un véritable historien, d'un érudit sans œillères. À cela s'ajoute le souci d'indiquer la profondeur historique de chacun des éléments de son objet, qu'il s'agisse des emblèmes inscrits sur le bois et la pierre ou qu'il s'agisse des arbres, tous éléments traités de leur origine à aujourd'hui. »

Alain Corbin

Les emblèmes de la République

Bernard Richard

Les emblèmes de la République

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Extrait de la publication

Ouvrage publié sous la direction
de Guy Stavridès

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 2012
ISBN : 978-2-271-07365-5

Extrait de la publication

À Renée, pour le temps dérobé.

*À Maurice Agulhon,
maître à penser, et à voir.*

Avertissement

Les bibliographies, données en fin de chaque chapitre, se limitent à la documentation consultée. Elles sont classées généralement en deux sous-ensembles : tout d'abord les ouvrages ou articles essentiels, ensuite tous les compléments également utilisés.

Par ailleurs, afin de faciliter la lecture de cet essai de « vulgarisation érudite », nous n'avons pas mis de notes de bas de page, réduisant l'appareil critique à ces bibliographies auxquelles, le cas échéant, le lecteur pourra se reporter.

Préface

Il existe nombre d'ouvrages consacrés à chacun des éléments que l'auteur passe en revue dans ce livre. Bernard Richard les connaît bien et les indique à la fin de chaque chapitre, en une très riche bibliographie. Mais, à ma connaissance, il n'était pas encore de synthèse aussi ample, documentée, réfléchie. À cela ne se réduit pas la portée de ce livre. À parler de synthèse on pourrait laisser croire qu'il n'y avait plus rien de neuf à dire sur les emblèmes de la République. On aurait tort.

Soucieux de rigueur, l'auteur se livre, d'entrée de jeu, à une analyse du vocabulaire : c'est que, nous dit-il, il faut se garder de confondre allégorie, icône, symbole, emblème... Outre cet indispensable souci, les éléments qui fondent l'originalité de l'ouvrage sont nombreux.

Tout d'abord, il joue avec talent des variations d'échelles. Sa connaissance de l'Yonne alimente souvent son propos, lui confère de la saveur. Le livre témoigne de l'attention portée au vécu des populations rurales, alors majoritaires ; par delà l'étude du national, qui allait de soi, Bernard Richard garde l'œil fixé sur l'étranger, notamment sur les États-Unis ; et les incursions qu'il effectue hors de l'hexagone sont toujours pertinentes.

À cette ampleur et à cet équilibre des curiosités, s'ajoute le ton apaisé, réfléchi, souvent retenu qui est celui de l'auteur ; celui-ci surplombe son objet ; et cette hauteur de vues fait de son ouvrage l'œuvre d'un véritable historien, d'un érudit sans œillères. À cela s'ajoute le souci d'indiquer la profondeur historique de chacun des éléments de son objet, qu'il s'agisse des emblèmes inscrits sur le bois et la pierre ou qu'il s'agisse des arbres, tous éléments traités de leur origine à aujourd'hui.

Les vandalismes, les modes d'exécration qu'ils ont traduits, constituent aujourd'hui une piste de recherche qui se révèle très riche, et qui attire les jeunes historiens. Or, l'histoire des destructions et de tous les grattages d'emblèmes est présente dans ce livre.

Il est un autre aspect de l'ouvrage qui en agrandit la portée. Le livre de Bernard Richard amorce, à mon sens, un tournant historiographique, il est vrai encore timide. En regard des emblèmes de la République, et pour véritablement comprendre les parties qui se jouent, il était nécessaire d'évoquer, en attendant qu'ils soient plus amplement traités, ceux des

autres régimes qui se sont succédé. Cela écarte de la perspective téléologique qui faisait oublier la complexité, l'intrication des émotions, des sentiments, des croyances et des convictions des Français de ce temps.

L'auteur le comprend : en témoignent, à titre d'exemples, les développements consacrés aux 15 Août des Empires et leur apport nécessaire à la compréhension du 14 Juillet de la République. Il en va de même des développements consacrés à l'arbre. Certes de façon un peu rapide, l'auteur rappelle le rôle du végétal dans le besoin de satisfaire le désir d'enracinement de la quatrième dynastie – ou « race ». Et n'oublions pas qu'il y eut, au total, au cours du XIX^e siècle, davantage d'arbres plantés à la naissance du Roi de Rome et, plus encore, à celle du prince impérial que d'arbres de la Liberté. Mais la localisation des plantations, leur forme, le futur attendu différaient profondément. Ainsi, le livre de Bernard Richard, je le répète, inaugure-t-il, à mon sens, une histoire ample de l'allégorie, de la symbolique, de l'emblématique politiques au XIX^e siècle et au-delà.

Il esquisse cela sans cesser d'accorder l'essentiel de son attention à la manière dont l'histoire qu'il présente reflète les valeurs et les codes de la République.

Alain Corbin
Professeur émérite à l'Université de Paris I Panthéon-Sorbonne,
Membre de l'Institut universitaire de France

Introduction

Faire voir, ou entendre, la République pour la faire aimer, voilà le rôle, aujourd'hui comme hier, des emblèmes abordés ici. Notre démarche porte principalement sur les éléments les plus démonstratifs, c'est-à-dire sur le visuel, le graphique, le festif et le sonore, sur les symboles qui touchent les sens parmi les divers signes incarnant la République et ses valeurs. Les principaux emblèmes sont bien là, classés en trois sous-ensembles.

Voici d'abord des images associées à la Liberté : le bonnet phrygien, Marianne, l'arbre de la liberté et la devise républicaine ; ensuite une panoplie d'emblèmes majeurs ou secondaires de la République : le drapeau tricolore, la *Marseillaise*, la fête nationale, l'image du président de la République dans les bâtiments publics, le coq gaulois, le monogramme RF, le faisceau de licteur, la « marque graphique » de l'État adoptée en 1999 ; enfin, dans une troisième partie consacrée aux monuments et espaces républicains, une approche de « monuments parlants » (selon l'expression employée par le *Rapport sur les inscriptions des monuments publics* de l'abbé Grégoire, 21 nivôse an II), ces images essentielles que sont les monuments républicains dans un espace dont s'est appropriée progressivement la République : les mairies et leur décor intérieur et extérieur, les statues républicaines en lieu public, les noms républicains des voies publiques et encore, à titre d'exemples, le Panthéon puis les monuments aux morts de la Grande Guerre.

En France, l'époque révolutionnaire fut la principale « fabrique des images », fabrique dont une partie des créations fut exportée en Europe et au-delà. En effet, si l'essentiel de la présente étude porte sur l'emblématique française, nous abordons également les symboles républicains en Europe et en Amérique, du Nord et du Sud, pour souligner les influences, similitudes, dissemblances et métamorphoses. Cette démarche doit permettre de desserrer le carcan d'une vision trop exclusivement franco-française.

Beaucoup des emblèmes républicains apparus sous la Révolution, hérités ou non de l'iconographie antique, s'imposent définitivement en France dans les premières décennies de la Troisième République. Cette France fin de siècle multiplie les images, les inscriptions, les emblèmes,

dans l'air d'un temps qui pratique et affectionne une décoration cumulative, foisonnante et éclectique. Elle est fabrique d'images et fabrique de fictions, et toute nation, tout groupement humain a besoin de l'une et l'autre. En outre, à cette époque, grâce à son prestige politique et culturel, la République française diffuse ses images, son imaginaire, à l'étranger. La Quatrième République semble répéter maladroitement la précédente, sans jamais acquérir la même légitimité, car se profile toujours l'ombre de l'homme du 18 Juin. En revanche, la Cinquième République et auparavant les années marquées par la Résistance et la Libération ont bien évidemment amené leur lot de créations ou de métamorphoses dans le domaine des emblèmes, ne serait-ce que les rôles nouveaux donnés à la croix de Lorraine puis à l'image du président de la République, image devant laquelle Marianne s'incline ou décline.

Chaque chapitre retrace l'histoire d'un emblème particulier avec ses métamorphoses éventuelles, depuis ses origines plus ou moins lointaines jusqu'à son intégration dans l'ensemble cumulatif constitué par les images d'une République devenue la forme institutionnelle légale et légitime. Les transformations sont marquées par une progressive dépolitisation et par l'acceptation presque générale d'images auparavant souvent contestées ou refusées par le pouvoir en place ou par ses adversaires. Que de différences entre le bonnet phrygien coiffant aujourd'hui la « Marianne » sur un timbre postal ordinaire, le même bonnet brandi par des émeutiers républicains dans les années 1830 ou encore celui qui figure sur les armoiries ou le drapeau d'un État d'Amérique latine depuis le début du XIX^e siècle ! Plasticité et glissement progressif du sens des symboles au gré des temps, des lieux et des sensibilités politiques...

La perception d'un emblème varie en effet selon l'époque, le lieu et les appartenances politiques, d'autant que ce type de représentation relève autant de la légende et de la mémoire que de l'histoire. Nous suivrons aussi bien les images elles-mêmes que leur réception, donc image de l'image, représentation que l'on se fait d'une représentation, pour jouer sur l'ambivalence des termes...

Au fil des thèmes abordés, nous présentons aussi les « contre-symboles », d'abord ceux des adversaires de la République. Ces derniers, pour n'être pas adeptes du régime républicain qui se met en place à l'issue d'une lutte séculaire et longtemps incertaine, n'en sont pas moins des sujets puis des citoyens français ; ils vivaient, ou vivent encore, différemment mais avec autant de passion, l'histoire et le présent d'un même pays, convaincus de la valeur de leurs propres idéaux et emblèmes et ardents dans le rejet de ceux du camp adverse. Certains des contre-symboles sont localisés non pas à droite mais à gauche, chez ceux qui veulent « la République jusqu'au bout » (Jaurès), la « Sociale », et dénoncent la « République bourgeoise », qu'ils considèrent comme imparfaite, inachevée, trop frileuse et trop

conservatrice. De 1789 à nos jours, nous découvrons bien souvent une France en ébullition, qui débat âprement autour des emblèmes et symboles politiques. Les emblèmes républicains ne font pas l'objet d'un consensus, d'autant qu'ils s'appuient toujours sur des idéaux longtemps conflictuels, ceux de la Révolution française. En effet les républicains, depuis la Révolution, n'ont jamais considéré que la République puisse se limiter à être un régime sans monarchie, un simple dispositif institutionnel neutre prévoyant un pouvoir exécutif élu pour une durée limitée définie par une loi constitutionnelle. La République pour eux, c'est aussi et d'abord un corpus de valeurs ; elle est associée au moins à la vertu et à la liberté. Dès son premier avènement en septembre 1792, elle est effectivement considérée et présentée comme un système de valeurs : pour ses adversaires de droite c'est bien souvent le royaume de Satan, pour ceux de gauche celui de l'Argent ; mais pour ses partisans, c'est le règne de « la liberté et de l'égalité », de la « volonté générale », de la « souveraineté populaire ».

Présenter les emblèmes républicains qui figurent alors de telles valeurs, puis qui trouvent leurs sources dans un tel passé révolutionnaire (sous la Seconde, la Troisième République, etc.) auquel il s'agit d'être fidèle, c'est, dans ce pays qu'on appelle volontiers la « douce France » depuis la *Chanson de Roland* jusqu'à Charles Trenet, entrer de plain-pied dans une affaire de têtes échauffées, de passions et de violences, tant chez les républicains que chez leurs adversaires des deux bords. C'est aussi constater que l'identité républicaine ne s'est pas imposée aisément, face à d'autres constructions institutionnelles et surtout face à d'autres systèmes de valeurs et de représentation. Dans les moments fondateurs, les élans pour ou contre les emblèmes républicains se manifestent également à l'occasion dans le reste de l'Europe et en Amérique.

Aujourd'hui, la « querelle des images » et les « guerres franco-françaises » ne sont pas tout à fait éteintes. Cependant, dans la recherche jamais aboutie d'une acceptation consensuelle des représentations et des valeurs de la République, les problèmes viendraient désormais plutôt d'une République non plus vénérée ni exécrée mais délaissée comme objet d'un amour fané, considérée par certains comme surannée. La ferveur qui entourait ces emblèmes diminue, les emblèmes républicains deviennent des objets « froids » que seules réchauffent parfois les attaques brutales dont ils peuvent encore être les victimes : outrages au drapeau ou à l'hymne national par exemple ou, plus grave, atteintes aux valeurs républicaines.

La République se trouve désormais confrontée à des réalités plus proches ou plus vastes : repli sur le canton, la région, voire sur le groupe communautaire, ou bien ouverture sur l'Europe, sur le monde... mais le rappel des luttes passées n'a-t-il pas souvent des vertus revigorantes ?

Prologue

Emblèmes et République

Le lecteur pressé peut certes s'épargner cette entrée en matière, exposé de méthode et de définitions, encore qu'il y soit précisé où l'auteur compte le mener, dans un travail d'histoire plutôt que de mémoire, de remémoration plutôt que de commémoration si l'on se réfère aux catégories établies dans les *Lieux de mémoire* depuis les années quatre-vingt.

Après quelques considérations relatives aux images et symboles politiques, qui sont une transcription, une représentation, une mise en signes, en scène ou en son d'idéaux, de valeurs et de réalités politiques, nous définirons ce qu'était, dans les décennies 1870 et 1880, un républicain, un homme se réclamant de ce qu'on appelait alors le « parti républicain », celui de Léon Gambetta, Jules Ferry, Paul Bert ou Georges Clemenceau. En effet, pour l'essentiel, c'est alors que, selon la formule imagée de François Furet, « la Révolution entra au port » et que se fixèrent pour longtemps en France les emblèmes de la République, représentations bientôt convenues, reconnaissables par tous et aujourd'hui encore en vigueur, sinon en vogue. Mais nous ne nous arrêterons pas à la seule Troisième République, l'âge fondateur ou refondateur, nous intéressant également à l'avant comme à l'après, depuis le temps de l'origine des emblèmes jusqu'au temps présent.

Images, imagination

Au sens littéral, les images s'adressent à la sensibilité, aux émotions, à l'imagination plutôt qu'à l'intellect, à la raison ; elles n'en ont pas moins un impact direct sur le public visé – et touché. Par là, elles jouent un rôle important dans la vie politique et entrent en résonance avec la société. En effet, elles participent à la construction d'une image au sens figuré, d'un imaginaire politique qu'elles contribuent à révéler, exprimer et traduire sous une forme frappante.

Les images politiques, même lorsqu'elles possèdent des qualités artistiques reconnues, comme le relief de Rude dit *La Marseillaise* sur l'Arc de triomphe de l'Étoile, voire même *La Liberté éclairant le monde* de Bartholdi, n'intéressent ici que pour ce qu'elles révèlent sur les faits et les

mentalités politiques : ce qui compte c'est non pas leur qualité esthétique éventuelle mais leur valeur fonctionnelle de représentation, ainsi que leurs conditions de création, de diffusion, de réception ou de rejet par la société dans laquelle elles prennent place, même si leur valeur artistique a pu contribuer à favoriser leur accueil.

L'imagerie, la peinture ou la statuaire politique doit œuvrer dans le sens imposé par le commanditaire, un pouvoir ou un mouvement politique ; aussi cet art est-il fonctionnel, instrumentalisé, un art dont les finalités propres sont essentiellement politiques.

Les termes et thèmes abordés sont aujourd'hui bien plus éclairés qu'il y a quarante ans, d'abord grâce aux études pionnières de Maurice Agulhon, en particulier avec son article précurseur publié dans les *Annales E.S.C.* dès 1973, avec le premier volume, en 1979, de sa trilogie *Marianne. L'imagerie et la symbolique républicaine* et bien d'autres articles réunis en trois volumes successifs en 1988 et 1996 sous le titre d'*Histoire vagabonde* ; grâce ensuite aux études de ses nombreux disciples, ainsi qu'aux travaux de l'équipe réunie autour de Pierre Nora pour les *Lieux de mémoire*, en particulier dans le premier volume, *La République*, ouvrage utilisé de façon récurrente dans les pages qui suivent. Andrew M. Shanken, un chercheur américain, qualifie avec bonheur Pierre Nora de « muse » de nombreuses excellentes études mémorielles, tout en déplorant le mésusage occasionnel du terme de mémoire. Nous usons de ce concept à l'occasion, tout en prenant garde de ne pas instrumentaliser l'histoire.

La trace de Maurice Agulhon, autre « muse », est bien repérable dans notre ouvrage ; cet historien a beaucoup compté grâce à la richesse et la rigueur de ses recherches portant sur l'histoire des représentations dans la France des XIX^e et XX^e siècles, à la charnière de l'histoire politique et sociale, de l'histoire de l'art et de l'ethnologie. Nous avons également suivi nombre de ceux qu'il a guidés ou inspirés : Marie-Claude Chaudonneret, María Teresa Espantoso Rodríguez, Jocelyne George, Pilar González Bernaldo de Quiroz, Jacqueline Lalouette, Danielle Tartakowsky, Christian-Marc Bosséno, Rémi Dalisson, Olivier Ihl, Sudhir Hazareesingh, Georges Lomné, Michel Pigenet, sans compter les disciples de disciples comme Christel Sniter, Yvan Boude, Emmanuel Fureix, Nicolas Mariot, Bernard Tillier et bien d'autres. Cette « École agulhonienne » est marquée par une quarantaine de préfaces du maître ouvrant les publications d'autant de disciples. Proposons d'abord quelques définitions, appuyées sur des exemples que nous espérons éclairants.

Allégorie

C'est, dans le vocabulaire artistique, la représentation humaine ou animale, figurative en tout cas, d'un autre objet ou d'une notion abstraite,

d'une idée, donc l'image analogique d'une autre réalité, concrète ou abstraite. L'allégorie fonctionne par association d'idées. Par exemple Neptune pour représenter un océan ou un fleuve, un lion ou Hercule pour représenter le peuple ou la force du peuple, une femme avec pique et bonnet pour représenter la Liberté, notion abstraite et impersonnelle, mais bientôt aussi la République, puis la République française, institution enracinée dans une réalité politique et un territoire précis. L'allégorie est une constante de l'expression artistique depuis l'Antiquité. Elle fleurit dans l'art antique avec la figuration de diverses valeurs ou vertus, puis dans les cathédrales, avec par exemple la représentation anthropomorphique des vices et des vertus, des arts libéraux, des mois ou des activités humaines sur les portails de la cathédrale de Chartres. Elle se développe depuis la Renaissance avec la redécouverte des images antiques, des associations d'idées qui avaient cours dans l'Antiquité ; la redécouverte aussi du corps antique, masculin et féminin. En France, sa plus forte utilisation, sinon la plus réussie, trouvera place dans les premières décennies de la Troisième République, où nous la rencontrerons donc souvent, donnant forme humaine à la République, à la Liberté, à la Justice, au Commerce... Elle s'épanouit et se dénature un peu dans le « nu 1900 », quand elle n'est souvent plus que prétexte à exhiber un corps de femme, corps réifié en représentation érotisée de la beauté.

Depuis la Renaissance, ces allégories respectent un vocabulaire, des conventions, des codes proposés aux artistes dans des manuels d'iconologie, ouvrages définissant et expliquant les attributs qui permettent d'identifier et de comprendre la signification de chaque figure : pour les plus connues, la Justice et sa balance, la Liberté et son bonnet, l'Agriculture et sa gerbe de blé, la Vérité nue, miroir en main, le Commerce et son caducée, Hercule et sa massue, allégorie de la force du peuple ou du soldat, etc. Une convention généralement respectée veut que le genre grammatical de la réalité ou notion représentée entraîne le genre, le sexe de l'allégorie : la République est une femme, en remplaçant une autre, la Monarchie, ou plutôt un homme, le roi ; la Justice, la Liberté ou la Garonne seront représentées par une figure féminine, le Rhône, le Commerce ou le Peuple par une figure masculine.

Ajoutons, avec l'historienne Mona Ozouf, que l'« allégorie a la bien-séance du discours indirect », en ne faisant qu'évoquer la réalité ou l'idée qu'elle représente par association d'idées.

Du XVI^e au XVIII^e siècle, l'allégorie s'appuie sur la tradition cultivée, la culture humaniste, avec ses figures symboliques généralement inspirées de l'Antiquité gréco-romaine. Elle se simplifie sous la Révolution française, s'adaptant au public visé, nouveau et plus vaste ; elle ne perd pas tout sens mais au contraire est alors un véritable outil de communication ou de propagande politique, outil efficace car compréhensible ; en même

temps, nous pouvons dire qu'elle figure désormais volontiers un idéal plutôt qu'une idée, ce qui lui vaut vénération ou rejet ; elle reste cependant marquée par la tradition cultivée de l'Europe classique, ou néo-classique, et, par là, de l'Antiquité dans laquelle elle continue à trouver sources et références, qu'il s'agisse de la République en Liberté ou du Peuple en Hercule ou en lion (« oripeaux de Romains » écrivit Karl Marx).

Près d'un siècle plus tard, la Troisième République récupère volontiers les allégories adoptées ou créées sous la Révolution. Elle apprécie et utilise beaucoup le genre allégorique (dans la statuaire surtout, mais aussi dans la peinture, l'affiche et les autres formes des arts plastiques), genre aujourd'hui suranné et surtout obscur, en partie sans doute à cause de la quasi-disparition des connaissances iconographiques, mythologiques et historiques nécessaires à sa compréhension, mais aussi à cause de l'évolution du goût, avec le rejet de la surabondance décorative.

Des conventions souvent changeantes, des significations multiples

Bien des conventions se modifient avec le temps, avec le nouvel usage d'un symbole donné par les acteurs politiques, qui en suggèrent une nouvelle perception.

Par exemple la Liberté, selon une convention bien établie par les manuels d'iconologie du XVI^e au XVIII^e, est représentée par une femme au bonnet (de la liberté), et qui brandit un sceptre ou une lance, avec des chaînes brisées aux pieds ; le bonnet peut coiffer l'allégorie ou être brandi par celle-ci au bout de la lance ; c'est cette dernière forme qui est adoptée pour le sceau de la République française le 22 septembre 1792, dès le lendemain de l'abolition de la royauté, comme si adopter un nouvel emblème représentatif de l'État était la première chose à faire. Mais regardons la statue de *la Liberté éclairant le monde* (conçue dans les années 1865-1875 et érigée en 1886 à New York) : sa tête est coiffée non plus d'un bonnet phrygien mais d'une couronne de rayons solaires. Son succès bientôt universel fait qu'aujourd'hui la Liberté s'identifie bien plus à cette couronne solaire qu'au bonnet... phrygien dès avant identifié lui-même à la Révolution puis à la République, voire à la France elle-même, plutôt qu'à la Liberté.

Coiffer Louis XVI d'un bonnet de la liberté dans les années de l'Indépendance américaine sur une gravure ou sur une médaille n'a pas du tout le même sens que faire de même le 20 juin 1792 : hommage au « Père de la Liberté des deux mondes » d'un côté, outrage à la personne royale de l'autre.

Une des richesses des images, des symboles, tient au fait qu'un même signe peut représenter des réalités ou des notions qui varient selon le lieu,

A L'INCONNU

Paroles de
WILLEMS et DOMMEL

Peut se chanter sur
l'Air de: EN JOUR VIENRA

1

Sur le champ de repos, où dorment nos soldats
Sur la ligne encore ensanglantée...
Français, quand nous venons auprès deux prier bas
Regardons les tombes sacrées
Un nom, sur une croix déteinte par le temps
Vous dira une place cherchée
Mais, combien de héros, perdus dans le néant
Sous les pas du passant

REFRAIN

A l'Inconnu
Au soldat tombé dans le mystère
Le peuple ému
Adresse son salut !
Au Panthéon
Te couchant dans un linceul de pierre,
Soldat sans nom
Tu glorifies notre nation !

2

Nous viens-tu de Verdun, ou des bords de l'Yser
Nous viens-tu de l'enfer de Champagne
Petit Poilu sans nom, que l'on a découvert
Dans un coin perdu de campagne
Avais-tu des parents qui te pleurent aujourd'hui
Sans savoir ou porter leurs prières
Peut-être que ta femme en veillant sur ton fils
Espère en ton logis (au Refrain)

3

Après de nos grands morts, dans leurs pesants caveaux
Va Poilu, ajouter à leur gloire
Sous le temple géant, au pied de ton tombeau
On lira, toute ton histoire
C'est celle d'un Français, né sur le sol béni
Près du Nord ou bien en Bretagne ?
Sur le pays Lorrain, ou bien encor grandi
Sous le ciel du Midi ? (au Refrain)

Edition WILLEMS, 49, F^o S^t Denis, Paris

Tous droits réservés
pour tous pays.

Partition de la chanson *À l'Inconnu*, paroles de Willems et Dommel, quand le Soldat inconnu devait être enterré au Panthéon, par loi du 12 novembre 1919, avant modification par loi du 8 novembre 1920 (coll. auteur).

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions
sur notre site

www.cnrseditions.fr